



# PLANS B

211.

**Plans B :**  
**90 jours**  
**pour réinventer la Belgique**



« Lettre au roi des Bibliothécaires »

Etterbeek, le jeudi 29 mars 2012

Sire,

Il y a de ceci exactement trois mois, au terme d'un interminable suspense de plus de 500 jours jours, la Belgique était enfin sortie de la crise. A ce stade, cette mission couronnée de succès, on aurait pu vous soupçonner fatigué, pressé de vous reposer sur vos lauriers... Et pourtant, à l'insu de l'immense majorité de vos sujets, afin de prendre toutes les précautions pour la Belgique du futur vous avez décidé d'ajouter un nouveau titre à la longue liste de vos collaborateurs : c'est ainsi que vous avez fait l'honneur aux bibliothécaires que nous sommes de nous nommer passeurs et passeuses, livreurs et livreuses temporaires de notre surréaliste royaume.

La mission que vous nous avez confiée était très claire : pendant 90 jours, nous étions censé(e)s prendre toutes les initiatives pour « donner les pleins pouvoirs à l'imagination, consulter les grandes figures de l'histoire, interroger et sortir nos héros de papier de leurs rayonnages, afin de voir s'ils pouvaient nous aider à conforter l'avenir de la nation... Fut-ce dans l'imaginaire. » Le nom de notre mission serait divulguée aux initiés sous le nom de code « **Plans B** » (une triple allusion à la Belgique à la Bibliothèque et aussi à la BD). Nous avons donc 90 jours, pas un de plus, pour dresser toutes les pistes possibles, y compris les plus surréalistes, surtout les plus surréalistes...

Aujourd'hui, à l'heure de l'expiration de notre mandat, nous avons l'immense honneur et le privilège de vous dresser un bilan détaillé de l'action que nous avons coordonné entre collègues dans le cadre de cette périlleuse mission « **Plans B** ».

D'abord, afin de mettre toutes les chances de notre côté, nous avons pris soin que cette précieuse et symbolique seconde lettre de l'alphabet balise chacune de nos initiatives.

Jugez plutôt :

Dès le début de nos travaux, nous avons monté une exposition « la Belgique cartes sur table » : une manière de plonger dans le **Bain** géopoétique et littéraire grâce aux trésors du fonds de la Bibliothèque et à une **Brochette** d'acquisitions judicieuses.

Cette première étape effectuée, nos deux coordinatrices de la section jeunesse ont lancé une percutante campagne d'animations et de lectures **BiblioBelges** : elles ont pioché dans les trésors des albums, **Bruxellois**, wallons et flamands pour faire vibrer non seulement les **BéBés**, mais également les **Bambins** plus âgés et tous les amateurs de **Bouquins** de 7 à 177 ans...

Pour prolonger cette joyeuse exploration de notre patrimoine culturel, nous avons poursuivi le périple en mettant sur pied une passionnante **Balade** littéraire en compagnie de **Benoît Jacques**, un parcours **alphaBétiquement** désordonné avec un auteur typiquement de chez nous, c'est à dire complètement **Barjot**... Enfin, nous voulons dire tout à fait **Bizarre**... enfin nous entendons par là merveilleusement humoristique, poétique et décalé.

Toutes ces premières initiatives, il faut le dire, Sire, ont été des franc succès. A ce moment, nous avons eu le sentiment que quelque chose se passait, que le degré de **Belgitude** augmentait dans l'air. Mais pour asseoir la réussite définitive de notre action, nous avons senti qu'il fallait alors monter d'un cran, frapper un grand coup... C'est alors que nous avons donc décidé de passer à la phase ultime : nous avons sorti notre **Botte** secrète et nous avons appelé le « **Comité B** » à la rescousse.

Le comité **B**, c'est un comité d'investigation de choc : un groupe d'écrivains, non pas de dilettantes auteurs du dimanche, mais au contraire de performants écrivains du samedi !... Nous dirions même plus : des écrivains des quatres samedis... Puisqu'en quelques séances « **Noir, jaune, rouge** », sous la houlette d'**Anita Van Belle**, cette brillante équipe a accompli cent ans de **Belgitude** et en a fait voir de toutes les couleurs au pays.

Cette étape fut un moment décisif dans nos travaux. Ce fut très probablement la clé de la réussite de notre opération. C'est pourquoi, après avoir dévoilé oralement quelques unes des pages de ce dossier strictement confidentiel au public, nous avons aujourd'hui l'immense honneur de vous informer de notre décision de pérenniser ces écrits en leur consacrant le premier titre de notre toute nouvelle collection de livres numériques. Nous avons pensé qu'il s'agissait d'un moyen particulièrement adapté à la diffusion de nos informations et à la modernisation de notre métier.

Dans l'espoir que l'accomplissement de notre mission vous aura satisfait, nous nous permettons humblement, Sire, de vous rappeler notre soutien profond à toutes nos causes communes.

Longue vie à la **Belgique** imaginaire  
Longue vie à la **Bibliothèque Hergé**  
Longue vie à **Anita Van Belle**  
Longue vie à l'**eBook** !

Les **BelgoBibliothécaires**

# Noir, jaune, rouge...

cent ans de Belgitude

## Les ateliers d'écriture d'Anita Van Belle

*Les textes qui vous sont proposés ont été composés par les lecteurs de la Bibliothèque communale Hergé lors d'un cycle d'atelier d'écriture organisés à l'occasion de la saison thématique trimestrielle « Plans B : 90 jours pour réinventer la Belgique » (Bibliothèque Hergé/Janvier-Mars 2012)*

### **« Rire jaune : la comédie de la Belgique »**

Travail sur les éléments identitaires grossis, détournés, poussés à l'extrême de leur logique. La satire, mais aussi la poésie de l'absurde.

### **« Ville noire : le polar ou le drame social près de chez nous »**

Travail sur l'architecture des villes, leur histoire sociale, lié aux questions citoyennes, aux sujets politiques.

### **« Mots rouges »**

Deux ateliers destinés à faire surgir la Belgique qui est en vous. Travail à votre main sur une nouvelle qui présente un pays apaisé, qu'il soit à venir, tissé dans une uchronie féconde ou lié à une vision globale d'un autre monde possible.

*Toute l'équipe de la bibliothèque est aujourd'hui heureuse de vous faire partager ces productions sous format numérique.  
Bonne lecture !*

# Passant

## Bénédicte Roegiers

Le tram 62 est au musée. Ses roues n'exploseront plus les marrons luisants de mon enfance, enfouis sous un nid de feuilles mortes.  
Les invalides de guerre n'y avaient plus leur place préservée. Il y a toujours des invalides, c'est la guerre qui a déménagé.  
Tout passe

Au temps des forsythias, il avait dénoué nos mains amoureuses pour céder sa place à une femme au ventre rond.  
Une jeune mère peine à hisser un double landau par la porte du milieu.  
Au marché demain, elle ira profiter des soldes. Fin de saison-bébés, début de saison-enfants.  
Tout passe

L'or des forsythias a perdu de son éclat. Au tour des rosiers de s'offrir à nos sens.  
Avec les dernières fraises, cinq pots de confiture. Etiquetés avec de belles rondes.  
Aziz l'épicier a fermé son magasin agressé par de mortelles factures.  
Le prix des chicons a dépassé les bornes. Jérôme a le sourire: fini le match hebdomadaire au repas du jeudi soir.  
Tout passe

La maison du coin n'est plus à louer. Un sourire plein de promesses rappelle à la fenêtre les prochaines élections.  
Un carré de chocolat noir de noir 80% termine sur mes papilles sa vie de délectation. Fin de tablette.  
Fin de soirée. Fin de Belgique?

Tout passe. Et nos mains unies dans le tram 81.  
Pas de Zwin sous les étoiles.  
Pas d'intégrale de Barbara.

*« J'irai me réchauffer à un autre soleil »*  
Tout passe



# Liste des raisons d'ériger une statue à l'inventeur du tramway

Catherine Boulanger

- Pour la mobilité
- Pour la démocratie et l'accès pour tous aux transports
- Pour l'environnement
- Pour Bruxelles, capitale européenne
- Pour la raison politique (cachée, sûrement)
- Pour l'inauguration du Musée du Tram
- Pour prendre le tram 94, de l'avenue Buyl à Schaerbeek, en passant par l'avenue Louise, la rue de la Régence, la place Royale, afin de longer le palais royal, le parc royal, en empruntant la rue Royale, un plaisir des yeux
- Pour prendre plaisir à s'endormir dans le tram 81, après avoir mangé des frites, place Flagey
- Pour pouvoir côtoyer toutes les classes sociales et tous les âges
- Pour que les cyclistes glissent sur les rails des tram
- Pour aider une maman à sortir la poussette du tram et pour laisser sa place assise à un papay
- Pour entendre à fond la musique rap du mp3 de mon voisin et la conversation de ma voisine qui a raté ses examens à l'univ'
- Pour le fait de constater joyeusement, à la sortie du tram, la chique collée à mon pantalon
- Pour être collée à côté d'un homme en habits de travail qui a transpiré toute la journée
- Pour sentir l'alcool du SDF à côté de moi, une cannette de bière en main, à 11h du matin
- Pour rater mon arrêt car je me suis endormie et devoir s'arrêter au suivant et pour marcher 5 minutes après sous la pluie
- Pour pouvoir économiser de l'argent et acheter une voiture
- Pour ne plus devoir emprunter la voiture de ma maman qui finira de toute façon à la fourrière...



# Micro-fiction sur la Belgique

Catherine Boulanger

« *Maintenant, il va falloir retrouver un logement* », m'annonce mon compagnon.

La propriétaire a vendu à un fonctionnaire européen l'entièreté de l'immeuble dans lequel nous louions un superbe rez-de-chaussée de 65 m<sup>2</sup>, jardinet inclus, à Etterbeek. Le nouveau propriétaire nous laisse six mois pour quitter les lieux, conformément à la loi sur les baux à loyer.

Que faire ? Relouer un appartement ? Comme dirait ma soeur, louer, à long terme, c'est comme jeter l'argent par les fenêtres. D'autant plus qu'avec la crise économique, l'immobilier consiste en un placement financier plus sûr que l'achat d'actions et de titres dont seul mon banquier comprend les subtilités.

L'achat d'un bien est donc à préconiser. Oui, mais de quel type ? Un appartement ? Un loft ? Une maison ? Un habitat groupé ? Une ruine à rénover (nos emplois 'full time' ne le permettraient pas ; je suis par ailleurs loin de descendre de Mac Gyver au niveau bricolage...) ?

Et le jardin ? Deux ares ? Un hectare ? Il vaudrait mieux limiter l'espace vert, à défaut de "main verte" dans mon chef...

Et où choisirions-nous d'habiter ? Bruxelles-ville est chère, mais y vivre nous assurerait de rester proches de nos lieux de travail qui y sont situés. Cela nous permettrait aussi d'éviter de perdre des heures interminables dans les divers transports (en commun ou individuel). D'autant plus que depuis le 1er janvier 2012, l'octroi d'un véhicule de société devient fiscalement désavantageux. Dans le Brabant wallon ? Trop près de mes parents mais surtout, de ma future belle-mère...

Quant au prêt, outre le problème de son montant, il y aurait lieu de s'interroger sur sa durée: 20 ans ? 30 ans ? Autant miser sur un prêt pour 35 ans, vu l'allongement de l'âge d'accès à la (pré)pension....!

« *Catherine, il est 9h! Réveille-toi, tu vas être en retard au travail!* », me crie mon compagnon.

Mon cauchemar pourrait toutefois devenir réalité, les agents immobiliers défilant tous les week-end afin d'évaluer le précieux bien...



# Fiat Pluvia

**Pablo Gomez-Borbon**

En Belgique, il pleut. Depuis la nuit des temps. Jour et nuit. Toujours. Tout le temps. Quand Dieu créa la pluie belge, il ne commanda pas « Fiat pluvia ! », mais « Que la pluie soit ! » et « Regen, wees ! ».

Quand Jules César dit que les Belges étaient les plus braves, il ne parlait pas de leurs guerres contre les Romains mais de celles qui les opposaient à la pluie.

Aucun peuple n'a pu tenir tête à la pluie comme les Belges. Pas même les Français. Ce fut la pluie et la boue de Waterloo qui vainquirent Napoléon, pas les Anglais. Les Anglais connaissaient à peine la brume, pas davantage.

Les Belges, eux, sont des experts en pluie. Ils ont autant de mots pour la pluie que les esquimaux pour la neige : bruine, crachin, averse, déluge, ondée, flotte, torrent, et j'en passe.

En Belgique, il pleut dans tous les temps de l'indicatif, du subjonctif et même de l'impératif. En Belgique, la pluie tombe dans toutes les déclinaisons. La pluie des Belges a toutes les textures, toutes les tailles, tous les sons. Plif, plaf, plouf... Comme la neige des esquimaux, il n'y a pas deux gouttes de pluie belge qui soient exactement pareilles.

Mais pluie belge est un pléonasme. Au-delà des frontières belges la pluie n'existe pas. Ce fâcheux monopole pose pas mal de problèmes aux fonctionnaires européens de la concurrence qui chaque jour bravent inutilement la pluie avec des pardessus trempés et des parapluies ruisselants, inutilement puisque ce problème n'a pas de solution.

Il ne s'agit même pas d'un problème. La pluie est la passion des Belges, et leur raison de vivre. Ils la chérissent, l'idolâtrant, la vénèrent. Ils prennent soin de la pluie comme un jardinier de ses rosiers. Ils savent que, sans pluie, il n'existerait pas de carbonnades, pas de waterzooi, pas de bières brunes. Pas de touristes, pas des visiteurs au Musée de la pluie, pas de Congrès Annuel des Parapluies. Sans pluie, il n'y aurait ni Escaut ni canaux ni ruisseaux. Ni senteurs de soupe, ni moisissures, ni champignons. Sans pluie, la Belgique serait un pays inodore, incolore et insipide.

Bref, sans pluie, la Belgique ne serait point.



# Vamos à la playa

**Pablo Gomez-Borbon**

“Vamos a la playa”, chantent les Hollandais dans leurs caravanes pleines d’enfants et de fromages.

“Vamos a la playa”, pleura Napoléon, après Waterloo et avant Sainte-Hélène.

“Vamos a la playa”, chantèrent les soldats dans leur folle course à la mer. Et leur sang qui, comme l’Escaut et la Meuse, rêvaient aussi des eaux froides et troubles de la mer du Nord.

De toutes les mers du monde, la mer du Nord est la plus triste et salée, la plus grise, la plus convoitée.

“Vamos à la playa”, dirent les fonctionnaires qui pique-niquèrent dans les dunes de Newport, sur des nappes à carrés rouges, pendant que le soleil se couchait au-delà de l’horizon.

“Knokke, brûle-t-il ?” demanda un Hitler pleurnicheur au général chargé de la côte belge.

“Vamos a la playa”, la plus vieille Madame Pipi de la Place De Brouckère invita trois de ses collègues.

“Vamos a la playa”, se disent souvent le vent du Nord et ceux du Sud, de l’Est et de l’Ouest.

Personne ne sait que des trésors de la Belgique, celui que préfère le roi Albert II est la pluie qui tombe parfois en hiver, sur la promenade d’Ostende.

“Vamos a la playa”, crient fort les cyclistes paresseux afin d’être entendus.

Certains musicologues sont certains que Satie composa ses sarabandes pendant son séjour de novembre 1907 à la côte belge.

Mon oncle Bertrand affirme, bien que je n’ai jamais pu le vérifier, qu’une Rochefort bue avant midi face à la mer du Nord a un très subtil goût de fin de monde.

“Vamos a la playa”, dansent tous les matins les chauffeurs qui habitent à la maison de retraite “Le tram immobile”, pour améliorer leur circulation.

Les scientifiques sont catégoriques : la vie est née à la mer. Et les chauffeurs de train à la retraite aussi : la vie termine à la mer.

Vamos a la playa.



# Ma gastronomie belge

Rire jaune

## Brigitte Morys

On ne peut comprendre la Belgique tant qu'on a pas apprécié sa gastronomie incomparable. Car en matière de bonne cuisine, les Belges ont tout inventé.

Commençons par un mets succulent, connu dans le monde entier : les frites, à ce point populaires que les Anglais et les Français en revendiquent la paternité. Ben ouiche, elles ont été créées par un Dinantais. La faute aux Anglais et à leur antipathie pour Napoléon, avec ce blocus de la Manche qui priva les Belges du sucre tant aimé. Adieu, beignets aux pommes, voici les pommes de terre frites. Appréciée partout, la frite n'est jamais aussi bonne que dégustée dans un cornet ou une barquette, sur un mange-debout planté à côté de la baraque à frites, et trempée dans la sauce que l'on s'est choisie entre plus d'une dizaine de propositions : moutarde, ketchup, mayonnaise, samouraï, brasil. Les Français en restent bouche bée, eux qui ne sont pas habitués à une telle abondance.

La daube, le stew ? Une invention belge séculaire, dont le plus beau fleuron n'est autre que la carbonnade à la flamande.

Le steak tartare ? C'est le nom français pour une recette célébrant l'arrivée des Américains libérateurs, et la joie de pouvoir à nouveau, après cinq années de privation, consommer de la viande de boeuf à volonté. (Et quand on connaît le goût des Belges pour la bonne bouffe, on comprend leur bonheur). Vous l'avez deviné, c'est le fameux filet américain.

Le moule-frites ? Foin des moules rikiki de la Bretagne ou du Pas de Calais. Les moules belges sont à l'image de ce peuple, plantureuses, généreuses, savoureuses. Qui n'a jamais goûté les moules du caberdouche bruxellois le plus humble ignore tout de la moule.

La poule au pot n'a rien à démontrer à un plat dominical typiquement belge, la poule au riz, une viande tendre, une sauce savoureuse, des champignons dorés, le tout servi en abondance, car la cuisine belge vise à la satiété.

En-dehors de ces inventions qui parcourent maintenant le monde, il reste au visiteur à découvrir des mets que l'on ne connaît nulle part ailleurs : le waterzooï, qui fait, de Bruxelles à Knokke, les délices des touristes japonais qui s'extasient devant cette saveur inédite, ou les crevettes à l'Ostendaise, que l'on déguste à la côte, dans une véranda à l'abri du vent, avec vue sur mer.

Il est encore un plat que peu connaissent, mais qui montre l'inventivité des gastronomes belges : les asperges à la flamande, des asperges fondantes servies sur un lit de jaunes d'oeufs cuits durs que l'on a émiettés avant de les passer au beurre, une recette que les cuisinières belges se transmettent de mère en fille, car en Belgique, la gastronomie ne s'invente pas dans les restaurants, mais dans les cuisines familiales.



# Le Belge qui invente le français

## Brigitte Morys

Depuis son plus jeune âge, Robert Thyssen aimait lire. C'était d'ailleurs sa seule passion. Il y passait tout son temps libre, causant chez ses parents la plus vive inquiétude pour son comportement asocial. Le soir, plutôt que de partager avec eux, au salon, le plateau télé quotidien, il préférerait s'enfermer dans sa chambre où il se plongeait dans des volumes empruntés à la bibliothèque. Son seul sport était d'ailleurs le trajet journalier en vélo de l'école à la bibliothèque et de celle-ci à la maison. Il n'avait pas d'ami, mais cela ne le dérangeait pas. Personne de sa connaissance ne s'intéressait aux mots, à leur musique, aux mille et une combinaisons qui créaient une histoire unique. Il ne comprenait pas comment, avec des dizaines de milliers de mots à leur disposition, la plupart des gens puissent se contenter de trois mille mots, pour leur usage quotidien.

Pour le sortir un peu de sa coquille, ses parents l'envoyèrent en vacances chez une cousine qui s'était installée dans le Morbihan pour y élever des moutons. Cela convenait à Robert qui imaginait des landes perdues, balayées par le vent, des promenades solitaires et de longues soirées de lecture au coin du feu.

Las, le manoir de la cousine ne désemplassait pas. C'était un lieu de passage pour écrivains de tout poil, qui passaient les soirées à déclamer des textes hermétiques ou narcissiques, sans une once d'invention. Un jour, cependant, un poète proposa ironiquement un jeu de rimes. Robert, pour une fois, se prit au jeu, de mots, bien entendu. Quand vint son tour, il fit rimer météorite avec frigolite, amoureuse avec lexivateuse, pacte avec rétroactes, tous mots qu'il lui fallut expliquer. Les visiteurs, amusés, lui jetèrent en pâture les mots les plus divers, attendant le mot nouveau que Robert leur proposerait. Ce fut le seul moment amusant de son séjour.

De retour à Bruxelles, il reprit ses habitudes, jusqu'au jour où, à l'athénée, le professeur de français aborda les belgicisms. Il se rendit compte alors que la plupart des mots qu'il avait proposés au cours de ce jeu mémorable en étaient. Loin de lui faire honte, ce constat excita son imagination. Tant de mots usuels en Belgique, inconnus en France !

Quelque temps plus tard, alors qu'il passait dans le salon saluer ses parents avant de monter dans sa chambre, il entendit le présentateur énoncer le mot « rétroactes ». Étonné, il reconnut l'un des participants au jeu de rimes. « Tiens, dit alors son père, je croyais que ce mot ne s'utilisait qu'en Belgique ».

Ce fut pour Robert une révélation. Les Belges étaient à même de fabriquer de mots qui faisaient sens pour d'autres !

Ce moment de révélation déclencha une longue réflexion qui dura plusieurs mois et déboucha sur une initiative qui suscite encore de nos jours la polémique. En effet, avec l'aide suspecte de son cousin, Patrick Grevisse<sup>(1)</sup>, Robert arriva à déposer auprès de l'Office européen des brevets une série de mots du français de Belgique comme archelle, balatum, chamoisette, disqueuse, escabelle, fricadelle, gosette, lichette, nominette, omnium, parlophone, ramassette, socquet et vogelpick. Robert créa ensuite un site Internet où il énuméra les conditions auxquelles tout fabricant, tout publicitaire et même tout écrivain aurait le droit d'utiliser ces mots. Bien que la Fédération des entreprises de Belgique ait entrepris une action en justice contre Robert, les industriels, quant à eux, préférèrent régler la modique somme réclamée par Robert plutôt que de voir leur production bloquée par l'impossibilité d'étiqueter leurs produits. De son côté, la FEB, devant le déchaînement des caricaturistes et satiristes de tout poil, préféra finalement racheter les brevets de plus de deux cents mots que le jeune homme était arrivé à déposer.

L'affaire clôturée, Robert expliqua sur son site Internet qu'il avait tenu à démontrer le rapport étroit existant entre un objet et le mot qui le désignait. Il était de la plus haute importance, face à l'abondance de nouveaux biens, de trouver pour chaque objet l'appellation qui lui correspondait le plus étroitement possible.

Robert suivit avec succès et simultanément des études d'ingénieur civil et de linguistique.

En 2005, à l'âge de 21 ans, Robert Thyssen a fondé une start-up, Belgalexique, dont la vocation principale est d'aider les industriels à inventer le mot précis qui désignera un nouvel objet mis sur le marché. Grâce à cette entreprise, de nombreux mots ont été introduits au dictionnaire par l'Académie française, assurant du même coup la promotion du français de Belgique.

Récemment, il a ouvert, Rue Royale, une nouvelle école, l'académie Belgafranca, qui attire des étudiants de toute la francophonie pressés d'entamer une formation innovante, celle d'ingénieur lexical ou « néologiste », qui entraînera les professionnels ainsi formés à concevoir des mots désignant les innovations au fur et à mesure qu'elles apparaissent.

Surnommé « Le promoteur de mots », Robert Thyssen a été plusieurs fois primé pour sa collaboration à l'expansion de la langue française.

<sup>(1)</sup> Patrick Grévisse, chanteur et comédien. Célèbre pour ses spectacles satiriques mettant en scène « Le Zwanzeur », un Marollien qui observe la vie du haut de la coupole du Palais de Justice. Est également réputé pour ses canulars par Internet.

# La Belgique en chantant

## Brigitte Morys

Tout repose sur un malentendu. La faute au goût immodéré des Belges pour l'opéra. Le bon opéra, évidemment. Ce soir-là, de nombreux aficionados de l'art lyrique, attirés par une affiche prestigieuse, remplissaient le théâtre de la Monnaie, s'apprêtant à savourer la voix scintillante de la cantatrice, le tonnerre du ténor et le grondement du baryton, tous gens réputés, dont la carrière les avaient amenés à parcourir en long et en large les routes d'Europe. L'opéra en question, « La Muette de Portici », était peu connu, on peut dire qu'à Bruxelles, on assistait à sa création. Et à la création d'un mythe, n'en déplaise à mes collègues historiens peu inspirés. L'ouverture était pleine d'allant, les trompettes fanfaronnaient avec entrain, les cymbales claquaient, les timbales roulaient. Une bonne soirée en perspective. Le rideau se leva sur un chœur cacochyme, un vieil ivrogne et une vieillarde phtisique. Le ténor chanta les vers fameux : « Amour sacré de la patrie, rends nous l'audace et la liberté, à mon pays je dois la vie, il me devra la liberté. » Ces vers guerriers, jetés d'une voix éraillée et fluette, furent accueillis au début par des ricanements polis.

Dans le public, une voix cria : « Apprends donc à chanter, valet ! », ce qui déclencha l'hilarité générale. Des hommes, enjambant les fauteuils, se précipitèrent vers la scène. Terrifiés, les chanteurs s'éclipsèrent. Les musiciens en furent empêchés par un public bon enfant, mais déterminé. Des jeunes gens montèrent sur scène, s'emparèrent des partitions et, après quelques essais, réussirent à offrir une version passable de ces vers, soutenus par des musiciens effarés, mais dociles.

Le public repris en chœur ces paroles de mirliton, tout en riant beaucoup. Puis il se décida à libérer les musiciens, à qui on offrit, pour les reconforter, de venir partager une petite gueuze.

Pendant ce temps, les artistes lyriques, blessés dans leur orgueil, étaient allés informer la maréchaussée du sort qui leur avait été réservé. Des gendarmes furent dépêchés pour ramener le calme. Arrivés aux abords de la Monnaie, ils furent confrontés aux spectateurs qui sortaient en foule, chantant toujours con gusto, l'amour sacré de la patrie et la liberté.

Le capitaine des gendarmes, arrivé à cheval, s'écria : « Une révolte ! »

Un plaisantin répartit en riant : « Mais non, m'feye, une révolution » (Pour mémoire, ce dialogue fut erronément attribué à Guillaume d'Orange et à son aide de camp).

Les gendarmes chargèrent. Les spectateurs, surpris, répliquèrent en leur balançant des pavés qui traînaient sur un chantier de construction (à cette époque, déjà, les chantiers de ce genre avaient envahi la capitale, entravant la circulation des voitures à cheval et déparant le paysage bruxellois, mais ceci est une autre histoire).

Les gendarmes battirent en retraite, et les spectateurs, en bons Belges détestant la police, décidèrent de fêter ça en se rendant sur la Grand Place, où de nombreux bistrotts offraient la possibilité de se désaltérer à coup de gueuze, de kriek, de lambic et de bière.

C'est là que les gendarmes revinrent en force et que les spectateurs, agacés, répliquèrent par de nouveaux jets de pavés, arrachés ceux-là au sol de la Grand-Place. Par défi, ils continuaient à chanter « Amour sacré de la patrie, etc. » Ce chant s'enfla, fut repris de rue en rue, enthousiasma les foules qui affluèrent pour défendre le droit et le bon goût.

La suite, vous la connaissez...

Loin d'être un soulèvement national, la révolution de 1830 commença par un combat pour la musique de qualité. C'est d'ailleurs ce qui explique que la communauté belge est encore aujourd'hui une affaire de culture, et non de nationalité. Les Belges peuvent parler des langues différentes et vivre côte à côte sans trop se croiser, ils ont la même brique dans le ventre, le même goût pour le jazz, éprouvent le même plaisir à manger des croustillons et à faire du cuistax sur la digue... Le Belge est au-delà de la nation, dans l'invention permanente de son identité. Les Belges sont là depuis toujours. La Belgique est née d'un malentendu. C'est bien une histoire belge.



# La justice désaffectée

Ville noire

Brigitte Morys

Emmanuel ne peut imaginer de ne pas être là. Avec les derniers visiteurs qui ont su allonger les cinq mille euros qui leur a valu ce privilège, il se tient sur le balcon qui surplombe l'escalier monumental et écoute le guide énumérer les caractéristiques du bâtiment. La lumière qui tombe des hautes fenêtres et passe entre les colonnes du péristyle caresse pensivement les statues aux yeux vides. La voix du guide résonne étrangement entre les murs distants de la salle des pas perdus. Finalement, il ne regrette pas que Camille n'ait pas eu le temps de l'accompagner. Il a des souvenirs ici, jamais partagés, mais toujours vivaces.

Emmanuel se rappelle la visite avec sa classe de quatrième secondaire, des années-lumière auparavant. Ce jour-là, il avait observé les avocats qui déambulaient couverts de leur robe noire ridicule, les justiciables éperdus cherchant la salle où leur destin allait se régler, les gardes de sécurité chargés de leur attirail escortant des prisonniers menottés. Il ne pouvait s'empêcher de penser à son père, qui avait un jour arpenté la salle des pas perdus, encadré par les gardiens qui l'amenaient en chambre correctionnelle pour y être jugé. Il essayait de se représenter la scène, l'arrivée dans le box des accusés, le sourire et les murmures rassurants de l'avocat, les quelques spectateurs disséminés sur les bancs, les menottes qu'on enlève, l'entrée du juge et de son greffier, et puis soudain les hommes masqués qui surgissent et brandissent des armes, et le prévenu qui bondit pour les rejoindre, les coups de feu qui retentissent et découragent les gardes de poursuivre l'évadé et ses complices. Quelques mois plus tard, des policiers avaient sonné à la porte de leur petite maison et annoncé à la mère d'Emmanuel qu'on avait retrouvé le corps de son mari dans le canal près de Vilvorde. On n'avait jamais pu déterminer s'il s'agissait d'un accident, d'un homicide ou d'un suicide. En longeant les couloirs du palais que seuls les lycéens animaient un peu de leurs conversations, Emmanuel se souvenait de sa mère ce jour-là, en larmes, se tordant les mains et répétant encore et encore : « Mais il était innocent ! Pourquoi s'est-il enfui ? Il aurait été acquitté ! Il était innocent ! »

Aujourd'hui, Emmanuel et les membres de son petit groupe sont seuls à parcourir le palais, à entendre leurs pas froisser le marbre centenaire. Emmanuel écoute à peine le guide. Il est venu pour regarder, pour s'emplir les yeux et la mémoire de ce dédale désuet. Lors de l'inauguration devant le Roi bâtisseur, récite le guide, le procureur général n'avait pas hésité à clamer : « Pourquoi ce palais de justice est-il immense ? Parce que la justice belge est universelle. Pourquoi est-il magnifique ? Parce qu'il appartient à tous, au plus humble salarié comme au prince opulent... »

Maintenant, se dit Emmanuel, il n'appartient plus à personne. A cette pensée, il est saisi d'une tristesse inexplicable qui lui donne le tournis.

Il s'éloigne du groupe, emprunte l'escalier qui mène vers la rue des Minimes et les Marolles, à la recherche d'une chaleur humaine.

Dans le couloir, derrière une porte à deux battants, un grand bruit qui l'arrête net. Il ouvre la porte, aperçoit une masse qui s'abat sans pitié sur le banc du juge, déjà à moitié démantelé. Il ressent alors une douleur si forte que les larmes lui montent aux yeux.

Des bruits de pas derrière lui. « Monsieur, Monsieur, vous ne devez pas vous éloigner du groupe ! ». C'est le guide. D'un geste plein de douceur, il entraîne Emmanuel vers l'escalier.

Le petit groupe émerge du palais en haut de la colline qui domine Bruxelles. Emmanuel se retourne une dernière fois vers ce monument démobilisé. Palais assyrien au coeur de la capitale, symbole de la justice, symbole du pays. Symbole frelaté, qui n'avait su se montrer à la hauteur. La justice ! S'il y en avait une, son père serait encore en vie. En prison, peut-être, mais vivant. Finalement, cette transformation du palais de justice en temple des jeux lui semble adéquate.

Au moment où il s'éloigne, il entend son nom jeté par une voix familière. Il se retourne pour voir Camille approcher au pas de course, légère, si légère.

« Alors, dit-elle, tu as fini ton voyage dans le passé, tu t'es assez roulé dans la poussière de ces vieux murs ? »

Emmanuel hausse les épaules.

« Amène-toi, je vais te montrer la prochaine salle où je plaiderai. Et j'ai même droit à un bureau tout moderne, avec ordi, wifi et tout. » Elle lui désigne le bâtiment de verre et de métal édifié de l'autre côté de la place. « Voilà, la justice belge entre enfin dans le 21<sup>e</sup> siècle ! »

Il ne peut réprimer un sourire devant l'enthousiasme de la jeune fille.

# Le goût du spéculoos juste avant la fin du monde

Mots rouges

Brigitte Morys

Le bruit de la portière qui claque me fait sursauter. Je regarde mon fils s'éloigner le long du parc Josaphat, son kitbag jeté nonchalamment sur son épaule, comme s'il n'avait pas le moindre souci. Comme s'il ne s'apprêtait pas à passer une épreuve que j'aurais tant voulu lui éviter.

Comment Jérôme a-t-il pu obtenir ce droit de visite, je n'en reviens pas.

Fred a essayé de m'expliquer, mais je ne voulais pas l'entendre. Il m'a dit, finalement, que si je ne céda pas de mon plein gré, son confrère obtiendrait une ordonnance du juge, et je ne voulais sûrement pas infliger ça à Renaud ? J'ai cédé, la rage au coeur.

Ce matin, Renaud m'a laissé choisir ses vêtements pour le week-end, comme s'il n'avait pas quinze ans et l'habitude de faire ça lui-même depuis longtemps, grâce à ses camps avec les cadets de marine.

Renaud, mon fils, mon inquiétude.

Pour une fois, il s'est laissé inspecté sans regimber. J'ai examiné le moindre bouton d'acné, la plus petite égratignure. J'ai vérifié qu'il avait bien ses médicaments, le tétravir surtout. Je l'ai observé pendant qu'il jetait la pochette dans son sac avant de fermer celui-ci. Quand il s'est redressé, il a saisi mon regard. Il m'a dit : « Tenfaip, 'Man, tout ira bien. »

Mais il sait que pour moi, ça n'ira jamais bien. « Tu as rechargé ton mobile ? »

Il m'a montré l'appareil, les barrettes vertes, signe qu'il est gonflé à bloc. « Tu m'appelles si tu as le moindre problème ? »

— Et même s'il n'y en a pas, promis. »

Il m'a attrapé par les épaules, s'est penché vers mon visage où il a déposé un baiser fugitif. Comme il est grand. Et maigre. Cela me chagrine toujours autant, l'obstination de ce grand corps malingre à refuser de s'étoffer un peu.

« Et pour manger ? »

— Je ne me laisserai pas mourir de faim. »

Il m'a serré dans les bras. J'ai senti ses côtes pointer contre ma poitrine. Je n'ai pu retenir un soupir.

Il a répété : « Tout ira bien. Et puis, c'est seulement cette fois. Il l'a bien dit, ton avocat, qu'il ne pourrait pas m'obliger à le revoir, après... »

J'ai retenu à grand peine les mots qui essaient de s'échapper. Et s'il arrive à te convaincre de revenir, s'il n'a pas perdu cette séduction qui m'a si bien leurrée, si... S'il recommence ?

La tête m'en a tourné, m'en tourne encore pendant que je le regarde s'éloigner. Oh non, Jérôme arrive à sa rencontre. Pour un peu, je plongerais sous le tableau de bord. Je reste immobile, paralysée par un assaut d'émotions qui me donne la nausée. Non, c'est Jérôme, c'est cette situation qui me donnent envie de vomir.

Heureusement, il ne fait que lui tendre la main. S'il avait essayé de le prendre dans les bras...

Et cette bonne femme qui surgit de la maison... Mais c'est pas vrai, c'est cette pute ! Et l'enfant avec elle ! Avec ses boucles brunes, on croirait voir Renaud quand il avait cet âge, sept ans à peu près. Je pose la main sur la poignée de la portière. J'ai envie de pleurer, de crier, de leur dire mon fait, à ces monstres... Renaud se penche vers l'enfant et lui parle. Le petit lève le visage vers lui, sourit, tend la main, s'empare de celle de Renaud qu'il entraîne vers la maison.

Les deux autres les suivent. Juste avant d'entrer, Jérôme se retourne et m'aperçoit. Il hésite un instant. Il se tourne brusquement, sans doute vers une voix qui le hèle de l'intérieur. La porte se ferme. Je suis clouée sur mon siège, le coeur transpercé par l'angoisse.

On cogne à ma fenêtre. C'est Fred.

« Je me suis dit que ce serait dur pour toi, alors... »

— Tu as eu peur que je fasse une esclandre, c'est ça ? Tu les as vus ? La belle petite famille ! Papa, Maman, et le moutard à cause duquel tout est arrivé... Et moi, hein ? Moi, je fais quoi ? Il m'a tout volé ! »

J'essuie mes larmes. C'est la frustration, pas le chagrin. Pour le chagrin, j'ai déjà assez donné, depuis sept ans. « Je ne l'avais jamais vu, ce gosse... »

— C'est pour lui que le juge a estimé le droit de visite nécessaire... »

— Encore lui ! Tout a toujours été à cause de lui. »

Mon poing heurte le tableau de bord.

« Laisse-moi prendre le volant », dit Fred. « Allons dans un coin où on pourra parler. » Finalement, on se retrouve à la terrasse du Zavel. Il est encore tôt dans l'année, pas grand monde, les tubes accrochés à la marquise nous réchauffent de leur lumière rougeoyante. Nous regardons les passants déambuler entre les tentes rayées de rouge et de vert qui abritent du vent les antiquaires et les curieux.

« Tu veux en parler ? », propose Fred. « Dis-moi comment tu te sens, ça te soulagera. » Pendant un moment, je ne dis rien. Le garçon apporte les cafés que Fred a commandés. Je le regarde épilucher son sucre avant de le déposer sur la cuillère qu'il fait glisser lentement dans le liquide sombre. Un rituel bien à lui, qui m'a incité à lui faire confiance, ce jour-là. Le jour où j'ai appris pour Renaud, et où j'ai eu besoin d'un avocat pour me porter partie civile contre son père. Depuis, Fred fait partie de ma vie. Il est là chaque fois que j'ai besoin de lui, même quand je ne le sais pas moi-même. Comme aujourd'hui.

« Je ne pensais pas que ce serait si... — Dur ? »

— Positivement affreux.

— Tu as bien fait de le laisser y aller.

— Je n'en suis pas si sûre. S'il n'avait tenu qu'à moi, jamais Renaud n'aurait revu son père...

— C'est sa vie. Son choix. Tu ne peux pas le protéger éternellement. Il sera bientôt adulte. Il se prendra en main. Et toi, tu ne seras pas toujours là... — Pour lui, si. »

Quelques mots simples, qui résument notre tragédie. Nous savons tous les deux que mon fils mourra avant moi. Avec l'espérance de vie des femmes, probablement longtemps avant. « Redis-moi encore comment le juge a pu accorder ça à ce... ce...

— Il a fait sa peine. Il a payé son dû à la société, fait amende honorable, reconnu ses torts. Il ne peut plus exercer le métier d'infirmier, mais il a trouvé un boulot chez un imprimeur. Il a une famille, un enfant, une vie stable et le désir de se réconcilier avec son fils.

— Et voilà... Il m'a plaqué avec un enfant en bas âge, puis il s'est remarié, sa femme attendait un bébé, il ne voulait plus payer la pension alimentaire de Renaud et pour s'en débarrasser, il a profité d'une opération des amygdales pour inoculer le virus du sida à son propre fils, il a écopé de vingt ans de prison et maintenant, il est en conditionnelle et il a le droit de visite ? »

Fred pose sur mon bras une main apaisante. Nous restons là, à regarder le Sablon s'animer peu à peu. Je bois une gorgée de café, puis je grignote le petit spéculoos qui s'effrite entre mes dents et répand sur ma langue son goût familial de cannelle et de cassonade. Je m'oblige à penser aux petits plaisirs, aux souvenirs heureux dont j'ai essayé d'emplir la vie de Renaud et la mienne. Pour lui, je dois savourer chaque seconde qui passe, parce que chacune arrive juste avant la fin.



# Abordage

Gilbert Lescalier

Le jour même de l'abordage, les toutes boîtes de Dunkerque titraient à la une :

## **Un supertanker et un yacht entrent en collision sur le rail au large de Dunkerque**

Il s'agirait de l'ALPA, yacht royal belge, piloté par le fils cadet du roi, le prince Laurent et du Lufira Star vraquier battant pavillon luxembourgeois. Les autorités maritimes tant belges que françaises sont avisées et prennent toutes les précautions afin d'éviter une nouvelle pollution des eaux.

Suivaient tous les détails sur les bâtiments en question, les circonstances probables, les conséquences et les dispositions de sauvegarde en cours. Du pain bénit pour les journalistes.

\*\*\*

Les accidents et avaries ne sont pas rares sur cette route maritime qui draine les cargos de toutes sortes vers les ports de la Manche et de la Mer du Nord.

Sur le pont, à la proue de son bâtiment, le commandant Guillaume Levoyer, surveillait l'arrivée annoncée des représentants de l'armateur, des assurances et de la police maritime tant civile que militaire. Il n'y avait pas de blessés et aucun des deux bâtiments ne menaçaient de couler. L'enquête ne serait pas simple vu la personnalité du skipper de l'Alpa et aussi le fait que ce yacht faisait partie de la marine militaire belge ; sans compter que le lieu de l'accrochage se trouvait quasi à cheval sur la frontière maritime entre la France, le Royaume-Uni et la Belgique. Levoyer profitait de ces quelques moments d'accalmie pour regarder l'eau couler autour de la chaîne d'ancre. Il était tranquille se sentant parfaitement dans son droit. L'officier de quart et le timonier n'auraient pu éviter ce bateau de plaisance qui lui coupait la route. Le Lufira Star est trop long, trop lourd, trop rapide et pas assez manœuvrant pour cela.

Il venait de compléter son livre de bord avec tous les détails possibles. Avant que les enquêteurs n'envahissent sa passerelle, il regardait l'eau couler comme il le faisait autrefois dans son village avant qu'il ne s'inscrive à l'école de navigation. Il se tenait sur le vieux pont qui enjambait la rivière et se laissait aller dans de longues rêveries. Il était déjà sur son cargo, fendant les flots, respirant l'air marin ; ses interrogations et ses inquiétudes laissées derrière lui dans le sillage du pilastre.

Il était cette eau, ce courant qui dans quelques heures filerait dans l'autre sens ; cette eau sans formes, perdue dans la masse immense des mers et des océans.

Son vieux navire puait le fuel, le cambouis et la peinture. En se penchant, il pouvait respirer un peu de cet air iodé, salé qui depuis tant d'années l'attirait et aussi l'emprisonnait. Cette mer haïe, désirée et aimée avec passion qui libérait son mental dans ses tempêtes et qu'il avait préférée à sa femme et à ses enfants. La mer, découverte, jeune ado, lors de son départ avec ses parents pour la Colonie. D'emblée il avait aimé ses dimensions immenses dans sa solitude sur la proue.

Être seul et en même temps connaître la promiscuité des espaces restreints sur les cargos ; la solitude pendant les escales ; les nuits de quart ou de veille sur la passerelle, le nez dans les étoiles. Quel bonheur lorsque sa route coïncidait avec un de ces astres et qu'il le regardait illuminant la pointe d'un mat de charge, pendant quelques heures, comme guidé par lui, par cet au-delà.

Il pensait à la mort, presque sereinement, à cette impermanence qui nous constitue.

Un jour, comme il rentrait de l'école du village avec un œil au beurre noir, sa mère lui avait demandé ce qu'il lui était arrivé. Les autres m'ont traité de batard, avait-il raconté, et m'ont même dit que vous n'étiez pas mes vrais parents et que j'étais un enfant trouvé. Je me suis battu pour me défendre.

Sa mère alors lui avait raconté cette période de sa vie, tout en regrettant de ne pas l'avoir fait plus tôt.

Levoyer ferma les yeux et ressentit subtilement l'odeur de ce châle dans lequel sa mère de naissance, l'avait enveloppé avant de le perdre dans ce bombardement funeste. La foule sur ce chemin étroit, prise en enfilade par les avions allemands, se dispersait dans les prés et les bois, essayant de surmonter sa panique. Elle, inanimée avait été transportée avec son frère jumeau blessé dans un centre de soins de Charleville-Mézières. Lui, Guillaume n'avait été découvert que parce qu'il s'était mis à gémir de faim, au milieu des quelques vivres et papiers d'identité qui le cachaient. C'est ainsi qu'elle avait appris l'existence de son frère jumeau. Elle et son mari, malgré leurs recherches n'avaient jamais pu retrouver ses parents et son frère, dans cet immense fourmillement qui avait suivi l'invasion nazie. Ils avaient donc décidé de l'adopter et de lui donner le prénom de Guillaume, en espérant que ce fut le bon et pas celui de l'autre frère.

Et maintenant sur le pont de son cargo il se demandait si c'était sa vraie vocation que de diriger ces sortes de camions maritimes d'un port à l'autre.

Lui vint alors à l'esprit cette tornade vécue lors de son premier commandement, qui avait emporté un aileron de la passerelle et tout le chargement amarré sur le pont. Le timonier qui en avait vu d'autres lui avait dit : « On est peu de chose commandant ».

Son regard plongea de nouveau vers la mer attiré par le changement de bruit. La marée commençait à s'inverser. Il se redressa et partit vers l'arrière pour vérifier l'autre chaîne d'ancre et en même temps le balisage de détresse. Immobilisé ainsi au milieu de l'intense trafic, il se devait de prendre toutes les précautions, qui sont en réalité des obligations internationales.

Toute cette eau salée qui va et vient, qui s'évapore dans les nuages, qui retombe en eau douce, qui revient dans la mer par les fleuves. Sans arrêt, depuis des millions d'années ! Il se sentait en effet peu de chose devant ces phénomènes contre lesquels ni les hommes ni leurs technologies ne pouvaient rien.

Il avait suivi une retraite chez les Trappistes de Chimay enviant leur quiétude dans cette existence qui mêlait vie commune et solitude. L'ascèse ne lui faisait pas peur. Mais il n'avait pas la foi et donc lui manquait l'essentiel.

Il s'était marié et ils avaient eu deux enfants. Cependant les longs séjours en mer, suivis d'autres aussi longs en famille n'avaient pas favorisé l'unité de leur petit monde familial. Les enfants supportaient mal ces alternances de présence et d'absence, d'autorité paternelle et maternelle. Sa femme se sentait bousculée dans ses habitudes à chaque retour. Il regrettait maintenant de ne pas avoir été plus patient, plus à l'écoute ; les choses auraient pu s'arranger sans doute. Son habitude du commandement, parfois sec et impérieux, malgré ses efforts réapparaissaient trop souvent au gré de ses enfants devenus adolescents.

Aujourd'hui, sur ce pont, il savait, il ressentait clairement, pourquoi ici et maintenant ? que ce besoin d'être seul et d'être avec d'autres était la conséquence de la disparition de son frère jumeau, cet autre, son vrai jumeau avec qui il avait partagé intimement, ô combien, le ventre de sa mère depuis la fécondation jusqu'à cet abominable mai 40. Cet autre, si peu autre finalement.

La mer n'était pas la solution.

Il n'y en avait qu'une : le retour sur terre. Revoir ses enfants, leur parler, les écouter, les connaître, les aimer ; revoir sa femme, qu'il savait remariée, ou plutôt lui écrire les mots qu'il ne lui avait jamais dit.

Il entendit un hélicoptère qui s'approchait avec son bruit caractéristique, il y en aurait d'autres.

Il allait devoir replonger dans les affaires, les soucis, les décisions à prendre et à subir.

Il poussa un énorme soupir, sa poitrine enfla, ses yeux s'humectèrent en regardant la côte, toute proche où sa nouvelle vie l'attendait.

Dans le même temps où son esprit retrouvait cet autre qui le hantait secrètement, il le perdait. Dans le même temps, il devenait autre lui-même, il devenait lui, lui tout court.



**Bénédicte Roegiers  
Catherine Boulanger  
Pablo Gomez-Borbon  
Brigitte Morys  
Gilbert Lescalier**  
**Sous la direction d'Anita Van Belle**

**Plans B : 90 jours pour réinventer la Belgique**

**Editions 211  
211 Avenue de la Chasse - Etterbeek  
2013**

